



Théâtre de la Bastille

Direction Jean-Marie Hordé
76 rue de la Roquette 75011 Paris
01 43 57 42 14 - theatre-bastille.com

Revue de presse

BOVARY

Texte et mise en scène Tiago Rodrigues

D'après le roman *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et le procès Flaubert

Traduction française Thomas Resendes

Avec Mathieu Boisliveau, David Geselson, Grégoire Monsaingeon, Alma Palacios et Ruth Vega-Fernandez.

Spectacle créé le 11 avril 2016 au Théâtre de la Bastille

Merci par avance de bien vouloir nous faire relire tout document avant publication
CoKoT : Julie Le Gall / +33 (6) 12 65 62 14 tournee@bureaucokot.com



CULTURE

Tiago Rodrigues fait entrer le monde dans son jeu

Le Portugais nous ouvre les portes du Teatro Nacional de Lisbonne, où il s'emploie à reconstruire l'art théâtral

REPORTAGE

LISBONNE - *Envoyée spéciale*

C'est l'homme de l'année. Il s'appelle Tiago Rodrigues, il a 39 ans et il dirige le Teatro Nacional Dona Maria II de Lisbonne, l'équivalent portugais de la Comédie-Française, où nous l'avons rencontré en novembre 2015. Le vendredi 13 novembre, il se réjouissait de l'alliance historique conclue quelques jours auparavant par Antonio Costa, le maire socialiste de Lisbonne, qui s'était entendu avec le Bloc de gauche et le Parti communiste pour renverser le gouvernement de droite, et tourner la page des années d'austérité. Le samedi 14 novembre,

Tiago Rodrigues se mêlait à la foule des Lisboètes rassemblée devant le Teatro Nacional, où de grands calicots « Je suis Paris » trouaient la nuit, éclairés en bleu-blanc-rouge.

Depuis, deux mois ont passé, et Tiago Rodrigues est maintenant à Paris, au Théâtre de la Bastille, où il reprend *By Heart*, un beau spectacle qu'il a présenté une première fois en novembre 2014, dans le même théâtre.

On le voit sur scène. Habillé comme à la ville, brun, portant des lunettes, il invite dix spectateurs à le rejoindre et à entrer dans son jeu : apprendre par cœur le sonnet numéro 30 de Shakespeare. Tiago Rodrigues précise bien qu'il n'a pas l'intention de manipuler les

gens. Ce qu'il veut, c'est s'interroger sur la mémoire, avec d'autres. Il le fait en partant de l'histoire de sa grand-mère, qui vit dans un village du nord du Portugal.

Cette grand-mère aimée aurait voulu faire des études. Elle n'a pas pu, elle est devenue cuisinière, mais elle n'a jamais cessé de lire. Quand elle a commencé à perdre la vue, il y a quelques années, elle a donné tous ses livres à son petit-fils, et lui a demandé d'en choisir un qu'elle apprendrait par cœur, avant de devenir aveugle. Tiago Rodrigues met en relation cet acte de résistance au temps avec l'acte de résistance à l'oppression qu'a été la mémorisation de textes, pendant la période des purges, dans l'URSS des années 1930, ou dans les camps de concentration,



pendant la seconde guerre mondiale. Et, tout en suivant ce fil, il fait apprendre aux dix spectateurs, vers après vers, le sonnet de Shakespeare. A la fin, ils le connaissent *By Heart*.

Tiago Rodrigues avait créé ce spectacle au Portugal avant de le présenter en France, en français. Il parle aussi espagnol, parce qu'un de ses grands-pères est espagnol, et anglais, « *parce que tout le monde le parle, dans [sa] génération* ». Fils d'un journaliste engagé contre le régime de Salazar et d'une mère médecin, il a grandi dans la banlieue de Lisbonne. Il n'était pas bon à l'école, mais il aimait les mots, et il cherchait une façon de participer au monde. Il l'a trouvée dans le théâtre, en commençant par apprendre le métier de comédien au conservatoire de Lisbonne. « *Ça s'est mal passé, dit-il. Le conservatoire était conservateur, je ne m'y sentais pas heureux, et les professeurs disaient que le théâtre n'était pas pour moi. Ils m'ont incité à partir. Ça a été brutal, mais salutaire. Par nature, je commence à obtenir du plaisir quand je commence à lutter.* »

Créer « son » tg STAN

« *Alors, j'ai cherché à rencontrer des gens qui m'intéresseraient, poursuit Tiago Rodrigues. Et j'ai connu les tg STAN, qui pensaient des choses que je n'imaginai même pas qu'on puisse penser.* » Nous sommes en 1998. Tiago Rodrigues a 21 ans. La troupe flamande révolutionnaire sa façon d'envisager les textes, et l'art de l'acteur. Quand elle lui propose de jouer dans *Antigone*, en 2001, il saute sur l'occasion. Non sans aplomb. Le spectacle va être présenté en anglais et en français. « *Tu peux jouer en français ?* », lui demandent, en anglais, ses camarades du tg STAN. Il répond oui, en sachant que ce n'est pas vrai. Et il court s'inscrire à l'Alliance française de Lisbonne. C'est ainsi qu'on le verra au Théâtre de la Bastille (déjà!), où il reviendra

plusieurs fois avec le tg STAN.

Quand il ne joue pas avec eux, il travaille avec des compagnies portugaises. Et il écrit, sans relâche, pour la scène, mais aussi pour des journaux ou la télévision. Ce temps, très formateur, dure jusqu'au moment où, en 2003, Tiago Rodrigues décide de se concentrer sur son propre travail, et de créer « son » tg STAN. Avec Magda Bizarro, sa compagne, il fonde la compagnie Mundo Perfeito, dans un deux-pièces de la banlieue de Lisbonne. Ils travaillent beaucoup avec des collectifs, souvent éphémères. C'est seulement en 2010 que Tiago Rodrigues signe son premier spectacle, *If a Window Would Open*, en tant qu'auteur et metteur en scène : la reproduction au théâtre d'un journal télévisé, doublé avec d'autres mots.

Depuis, il a écrit un nombre considérable de pièces, à sa façon directe et sensible, entre politique et poétique, et à une cadence stupéfiante. Quatre par an en moyenne, rien que pour sa compagnie. Car il a continué à sauter les frontières, allègrement : il a travaillé avec Rabih Mroué, Tim Mitchell, Nature Theater of Oklahoma... tout en enseignant la dramaturgie à P.A.R.T.S., l'école de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker.

« *Je suis prolifique, je le sais, et on me le reproche, constate-t-il. Mais je me suis habitué à travailler et à vivre entre l'urgence et la compulsion. J'ai besoin de produire beaucoup pour arriver à quelque chose dont je sois content. Et je ne fais pas partie de ces auteurs qui cherchent jusqu'au moment où ils trouvent un mot, le bon. Mon rapport au langage est lié à la scène. Il y a quelque chose de très concret dans le fait de se trouver sur un plateau, et de parler. C'est cet aspect vital que je voudrais retrouver.* »

Et c'est cette façon de faire qui a séduit, au Portugal et ailleurs. A Avignon, on a vu Tiago Rodrigues pour la première fois en 2015, avec *Antoine et Cléopâtre*, une récri-

ture de la pièce de Shakespeare, inspirée par les interprètes, Sofia Dias et Vitor Roriz, deux danseurs et chorégraphes. Il y avait un mobile de Calder, une lumière changeante comme les sentiments, et une douceur terrible dans le va-et-vient des paroles entre Antoine et Cléopâtre, les deux amants désunis par la politique, que Tiago Rodrigues unit dans une poétique du regard, un vice-versa sans fin de l'amour. Cet *Antoine et Cléopâtre*, qui sera repris au Festival d'automne, a été joué à Avignon pendant un été « *de folie heureuse* », dit Tiago Rodrigues. Il prépare sa première saison à la tête du Teatro Nacional, qu'il a inaugurée en présentant trois tragédies, *Agamemnon*, *Iphigénie* et *Electra*, elles aussi réécrites, comme *Antoine et Cléopâtre*.

« A mon poste à 100 % »

De tout cela, il parle dans le bureau qu'il a aménagé sous les combles du théâtre. Il se sent bien dans cet espace qui ressemble à une cabine de bateau, avec ses fenêtres hautes donnant sur la ville. Le Teatro Nacional est au centre du centre de Lisbonne, face à la vieille gare magnifique qui déverse chaque jour des dizaines de milliers d'habitants de la banlieue venus travailler dans la capitale. Cette gare, Tiago Rodrigues l'a beaucoup fréquentée, jusqu'à son arrivée au Teatro Nacional, le 1^{er} janvier 2015. Il a été choisi par un gouvernement du centre droit dont il ne partageait pas les opinions, et qui le savait. Mais ce gouvernement voulait un renouvellement artistique et générationnel. Tiago Rodrigues apportait la jeunesse, un nouveau rapport au répertoire, une reconnaissance internationale.

« *Je n'avais jamais dirigé de théâtre, mais beaucoup de laboratoires. Ils m'ont fait confiance, et m'ont laissé les mains libres.* » Comme tout directeur du Teatro



Nacional, Tiago Rodrigues a un contrat de trois ans, qui peut être renouvelé une seule fois. Mais, à tout moment, le gouvernement peut lui dire : ça va, merci, tu t'en vas. Et le renvoyer, du jour au lendemain. Pour assurer ses arrières, Tiago Rodrigues aurait pu garder sa compagnie, Mundo Perfeito. Il a choisi de la fermer. «*Des amis m'ont dit : "Tu es fou, qu'est-ce que tu vas faire, dans trois ans, si tu n'es pas reconduit ?" Je n'y pense pas. Accepter le Teatro Nacional, c'est accepter de changer ma vie. Si je tombe, je tomberai vraiment. Mais je veux être à mon poste, radicalement, à 100 %.*»

La première saison prouve cette détermination : 45 spectacles, dont 21 inédits de dramaturges portugais, dont Tiago Rodrigues a voulu «*renforcer la présence avec férocité*». Des spectacles du tg STAN, de Rodrigo Garcia, Rabih Mroué, Amir Reza Koohestani, Faustin Linyekula, une vraie programmation pour l'enfance et la jeunesse. Des tournées dans tout le pays.

«*Une des plus violentes, sinon la plus violente asymétrie de la société portugaise, c'est l'accès à la culture. Il y a beaucoup de villes avec un théâtre fermé depuis des années. Le Nacional se doit d'y aller, comme il doit s'ouvrir à tous, à Lisbonne.*» Mais il lui faudrait plus d'argent : 4 millions d'euros de budget, dont 800 000 euros pour la production artistique. Tiago Rodrigues place ses espoirs dans le ministère de la culture, qui vient d'être recréé à Lisbonne, après quatre ans d'absence, par Antonio Costa, devenu premier ministre du gouvernement.

Si, symboliquement, le Teatro Nacional occupe la place de la Comédie-Française, il est plus proche de l'Odéon-Théâtre de l'Europe ou du Théâtre national de la Colline dans son fonctionnement. Sa troupe ne compte que

six comédiens, il ne pratique pas l'alternance, et il programme des productions et des accueils, dans ses deux salles : une de 444 places, l'autre, modulable, de 60 à 100 places. Mais Tiago Rodrigues est décidé à occuper tous les espaces, et à «*faire exploser les contraintes*». On peut lui faire confiance. Il est capable de se lancer dans toutes les aventures, comme celle qu'il va mener au Théâtre de la Bastille, d'avril à juin. Elle s'appelle «*Occupation Bastille*», et elle est inédite.

«**Besoin de vivre des histoires**»

Tout est né de discussions entre Tiago Rodrigues et l'équipe du théâtre. «*Depuis longtemps, je cherchais comment lutter contre ce que j'appelle le "spectateur consommateur", explique Jean-Marie Hordé, le directeur de la Bastille. Bien sûr, on essaye de le faire en mettant beaucoup de soin au choix des spectacles. Mais je me disais qu'il faudrait aller plus loin, et déprogrammer le théâtre, c'est-à-dire le laisser vide, un certain temps, pour imaginer un autre rapport avec les spectateurs.*»

De son côté, Tiago Rodrigues regrette de plus en plus que les tournées de ses spectacles ne lui laissent pas le temps de vivre une histoire, dans les villes et les théâtres où il passait. «*Où que j'aille, j'ai besoin de vivre des histoires, même brèves, dit-il. J'ai du mal avec le système d'accueil qui se développe de plus en plus : si ça marche, on est content, on boit un coup, on débat un peu ; si ça ne marche pas, même si on est désolé, on ne prend pas vraiment le temps de discuter. A la Bastille, j'ai senti que ma préoccupation était entendue. "Nous non plus, nous n'avons pas le temps de vivre des histoires, m'a-t-on dit. Comment pourrait-on changer ça ?"»*

Alors, ils ont pris le temps, beaucoup dialogué, rêvé. Il était déjà prévu que Tiago Rodrigues vienne avec *Emma Bovary*, son adaptation du procès du roman

de Flaubert, qui va être jouée, en français, après l'avoir été en portugais, et s'annonce passionnante, à en juger par les répétitions vues à Lisbonne, en novembre 2015. Ce spectacle, présenté du 11 au 17 avril puis du 3 au 26 mai, s'inscrit dans deux mois pendant lesquels Tiago Rodrigues et 7 comédiens portugais et français vont inventer, au jour le jour, avec 70 spectateurs et l'équipe de la Bastille, une autre façon de faire vivre un théâtre.

Comment ? «*Je ne sais pas encore, sinon qu'à la fin nous allons présenter un spectacle, je t'ai vu pour la première fois au théâtre de la Bastille, et que nous allons mener chaque jour une aventure, qui pourra être une promenade, une lecture, ou autre chose. Je sais que c'est risqué, mais je ne vois pas comment je pourrais ne pas soutenir le courage d'un théâtre qui fait un pari sur l'inconnu*», dit Tiago Rodrigues, qui se gardera un jour par semaine, entre avril et juin, pour retrouver son cher Teatro Nacional de Lisbonne. ■

BRIGITTE SALINO

By Heart, de, mis en scène et interprété par Tiago Rodrigues. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Tél. : 01-43-57-42-14. Du mardi au samedi, à 19 h 30 ; dimanche à 17 heures (relâche le 22). De 14 € à 24 €. Jusqu'au 26 janvier. Occupation Bastille, du 11 avril au 12 juin.

« Une des plus violentes, sinon la plus violente asymétrie de la société portugaise, c'est l'accès à la culture »

TIAGO RODRIGUES



**Dans « By Heart »,
présenté à la
Bastille, il invite
dix spectateurs
à apprendre par
cœur un sonnet
de Shakespeare**



MARTIN RAMOS // PICTURETANK POUR « LE MONDE »

Au royaume de tous les possibles, le patron du Théâtre national de Lisbonne est roi. Et fait spectacle de tout : la censure sous Salazar, sa grand-mère, le public...

Tiago Rodrigues

Propos recueillis par Fabienne Pascaud
Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Tignasse brune, corps charpenté, allure massive. Mais regard sombre comme sans fond, fleurant la saudade.

A 38 ans, le Portugais Tiago Rodrigues,

patron du Théâtre national de Lisbonne, est un phénomène. Bourreau de travail. Rapide comme l'éclair et à l'énergie d'enfer. Il peut créer en une année une trentaine de spectacles ; écrire des pièces, réécrire des classiques comme il respire ; mettre en scène et jouer (en anglais, français, portugais, espagnol) comme il vit. Avec boulimie, urgence et engagement. L'artiste est capable de parler de politique, d'Europe comme de fado, de Shakespeare ou de tragédie grecque. Ancré dans son temps, soucieux d'adapter le grand répertoire à son époque, mais fasciné aussi par l'Histoire. Et la liberté. Et le bonheur des peuples. Il a imaginé l'iconoclaste *Trois Doigts sous le genou*, en 2012, autour de la censure exercée dans son pays sur le théâtre sous Salazar (1933-1970), et y a fabriqué autour des rapports des censeurs un incroyable matériau scénique. Tiago Rodrigues fait théâtre de tout. Des écrits du sous-commandant Marcos, qu'il est parti rencontrer avec ses guérilleros dans la jungle. Comme de la volonté de sa grand-mère, presque aveugle, d'apprendre par cœur un sonnet de Shakespeare pour pouvoir sans fin se le réciter (*By heart*, 2014). Ou de cette réinterprétation, enfin, pour deux danseurs de *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare (un triomphe au Festival d'Avignon 2015). Ce printemps, au Théâtre de la Bastille, il s'attaque au procès intenté contre Flaubert à propos de *Madame Bovary*. Plus fou encore : à l'invitation du patron du lieu, Jean-Marie Hordé, il imagine d'« occuper » le théâtre jusqu'à juin, pour y inventer trois mois durant un autre rapport au public. Et à l'art théâtral...

Qu'est-ce qui vous a poussé à cette aventure, intitulée « Occupation Bastille » ?

Je connais l'équipe du Théâtre de la Bastille depuis que j'y ai joué avec le collectif flamand tg Stan. Jean-Marie Hordé est venu ensuite voir mes spectacles au Portugal ; on en discutait beaucoup, même s'il ne les program-
mait pas à Paris. Chacun avait envie de dépasser la surconsommation culturelle actuelle, cette manière d'avalier les créations les unes après les autres jusqu'à l'indigestion et sans se soucier des traces qu'elles laissent. Quand on est nomade, comme j'ai aimé l'être dix ans durant avec ma troupe Mundo Perfeito, quand on « tourne » beaucoup ses spectacles, on ne s'inscrit même plus dans la ville où l'on joue, ni dans la vie de ses habitants. On s'en éloigne, au contraire. Or qu'est-ce que le théâtre sans cette proximité ? N'est-ce pas un des gestes les plus révolutionnaires qui soient de d'aller simplement au théâtre ? N'y a-t-il pas une sorte de militantisme du spectateur par sa seule présence ? Quelle générosité de venir offrir trois heures de sa vie à des artistes ! Il faut en tenir compte. De son côté, Jean-Marie Hordé regrettait non seulement d'encourager, malgré lui, les spectateurs-consommateurs hyperactifs mais de ne plus avoir de temps à consacrer aux artistes qu'il invitait. Nous avons essayé de changer la donne, de rêver une autre relation au public, dans un autre rapport au temps, au lieu, à la représentation.

Comment avez-vous fait ?

Soixante-dix spectateurs se sont inscrits pour partager l'aventure annoncée avec des artistes français et portugais et l'équipe du théâtre. Nous leur avons ouvert les portes. Et ils auront leur mot à dire sur tout, assisteront et »

À VOIR

Bovary,
jusqu'au 17 avril
puis du 3 au 26 mai.
Ce soir ne se répétera jamais,
les mardis 10,
17 et 24 mai.
Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille,
du 6 au 12 juin.
Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.
Tél. : 01 43 57 42 14.



- 1977**
Naissance dans la banlieue de Lisbonne.
- 1997**
Conservatoire d'art dramatique.
Travaille avec les Flamands tg Stan.
- 2003**
Crée la compagnie Mundo Perfeito avec sa compagne, Magda Bizarro.
- 2012**
Trois Doigts sous le genou, au Théâtre national de Lisbonne.
- 2014**
Directeur du Théâtre national de Lisbonne.
- 2016**
Occupation libre du Théâtre de la Bastille en avril, mai, juin.

» participeront à tout. Car ce n'est pas d'une formation au métier d'acteur qu'il s'agit, mais d'écrire, d'inventer, de présenter ensemble des soirées uniques et cette création finale : *Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille...* Nous voulons nous interroger collectivement sur ce qui fait théâtre, sur le sens et le mystère du théâtre, sur la manière dont il entre dans nos vies et peut les changer, nous consoler, nous indigner.

Comment le théâtre est-il entré dans votre vie ?

Par les mots. Par le langage. Mon père est journaliste dans un grand quotidien, spécialisé dans les affaires sociales. Ma mère, médecin. Le premier socialiste, la seconde communiste. J'ai été marqué non seulement par leur engagement politique mais par l'urgence inscrite dans leur vie de tous les jours. D'écrire, de soigner. De communiquer. Je suis né en 1977, trois ans après la révolution des œillets, qui a mis fin à la dictature. J'appartiens à la première génération portugaise née dans la démocratie, celle qui a été tellement photographiée, enfant, avec ses parents en train de défiler dans les manifs... Soit ça en dégoûte à jamais, soit ça contamine à jamais : mon cas. Je croyais tout ce que mes parents me racontaient en matière de justice et de solidarité. J'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux avec ma mère et au journal de mon père. Enfant, j'en étais la mascotte, il m'y emmenait souvent. J'aimais le climat d'indiscipline qui y régnait, les voix hautes, les blagues, le son des machines à écrire, l'odeur du papier. J'ai commencé à écrire en voulant imiter les journalistes, faire des articles sur ce que je voyais ; et aujourd'hui encore, j'écris à partir de la réalité, du vécu des comédiens avec lesquels je travaille. Mais sans chercher la perfection. C'est le rapport vital de la langue parlée à la scène qui me passionne. J'ai d'emblée été à l'aise avec les mots, je produis énormément. Pour trouver l'énergie que je souhaite. J'ai vite compris combien les mots étaient importants pour convaincre ou faire rire. Dès 7 ans, j'étais grand lecteur, même de bêtises. Il me fallait des livres partout où j'étais. Mon premier récit a été publié dans la presse quand j'avais 13 ans.

« J'ai peur de ce que je sais faire. Je fais du théâtre pour forer l'inconnu, l'incontrôlable, le sauvage. »

Mais le goût du spectacle ?

Une amie de la famille m'a emmené, gamin, voir une revue portugaise avec du fado. Ça a été le déclic. Même si j'avais déjà entendu les femmes de ma famille chanter aux fêtes de Noël ces histoires tragiques d'amour perdu, qui parviennent magiquement à imprimer la détresse du corps dans les mots, à ressusciter au présent les passions passées. Les hommes, eux, ne sont pas autorisés à chanter le fado. Alors j'ai fait du théâtre amateur. Mais je jouais si mal qu'on ne me confiait jamais rien d'important. J'ai quand même tenté le Conservatoire national d'art dramatique, j'ai été reçu trentième sur trente, et au bout d'un an les professeurs m'ont conseillé de faire un autre métier. J'avais du mal à obéir à des maîtres que je trouvais médiocres. Un comédien ne peut être obéissant. J'ai commen-

cé des études de lettres et continué les ateliers de théâtre où je pouvais. Jusqu'à la rencontre avec le collectif flamand tg Stan, en 1997. Une révélation. Avec eux pas de hiérarchie, pas de metteur en scène qui exige des acteurs de remplir les espaces blancs de ses rêves ! Mais une vraie lecture démocratique, artisanale, de textes choisis en commun ; une volonté de les partager en prenant le risque de les réinventer chaque soir en scène. On ne sait jamais vraiment ce qui va se passer pendant les spectacles des tg Stan, qui du coup deviennent des petites fêtes, avec des petits événements secrets, quasi invisibles, entre les acteurs...

L'invisible est-il important au théâtre ?

Mais la vraie merveille, dans tout art, réside dans l'accès à l'invisible ! Même si j'essaie toujours de faire en sorte que ce qui se passe sur scène soit bien réel ; même si j'écris toujours sur mesure pour des comédiens que je connais bien. C'est l'apparent paradoxe. D'ordinaire nous répétons peu les spectacles ; on se prépare surtout pour savoir quels sont les problèmes possibles. Pas les solutions possibles. C'est beau d'ailleurs de voir des artistes qui « essaient » en scène. Tout y est légitime, du moment que ce n'est pas fasciste, raciste, sexiste, machiste. Et m'intéressent davantage les acteurs qui tentent et n'arrivent pas que les machines à diction virtuoses... Je fais du théâtre pour être au monde, dans le monde, au présent, avec des gens. Ne pas trop me préparer, pour rester à leur écoute, fait justement partie de ma préparation. J'ai peur de ce que je sais faire. Peur de tomber dans l'efficacité. Je fais du théâtre pour forer l'inconnu, l'incontrôlable, le sauvage. Je n'aime pas les acteurs obéissants et j'ai besoin d'austérité sur le plateau. Il faut du vide à remplir pour les comédiens comme pour les spectateurs, des espaces simples qui permettent de se confronter à l'essentiel.

C'est-à-dire ?

Tous les possibles. De l'échec bien concret, du ratage à la percée métaphysique. Le théâtre est le royaume des possibles. Ne me demandez pas quel est son rôle. J'ai horreur de cette question. Le théâtre est là, et c'est tout. Il existe et fait partie de nous. Est-ce qu'on s'interroge sur le rôle des jambes, des bras ? Le théâtre nous rappelle justement qu'il y a dans la vie des choses fondamentales et impossibles à quantifier, des activités physiques primordiales dont on ignore à quoi elles servent...

Comment travaillez-vous ?

Selon des règles de jeu enfantines mais qui permettent de chercher. Je ne dis jamais à un comédien « tu ne peux pas faire ça », mais plutôt « je suis contre ça ». Et on continue, on creuse. Même en sens contraire. Je n'ai jamais de rêve de spectacle pour lequel je voudrais que les comédiens se disciplinent. Je rêve plutôt de rencontres autour d'idées que j'ai. Ma place de metteur en scène est de proposer, de poser des questions.

Votre méthode a-t-elle changé depuis deux ans que vous dirigez le Théâtre national de Lisbonne ?

C'est un des théâtres les plus subventionnés du pays – même si les subventions n'y ont rien à voir avec celles de vos théâtres nationaux – et sa responsabilité est grande. Avec un budget de 4 millions d'euros et quatre-vingt-six »

permanents, dont une troupe de douze comédiens, j'ai voulu programmer quarante-cinq spectacles – dont vingt et un inédits – dès la première saison. Et je trouve naturel d'assurer personnellement quatre créations par an. Or je ne dispose que de 800 000 euros pour la production artistique, ce qui fait 90 000 euros maximum pour une création... Pourtant, c'est essentiel de proposer au public des spectacles variés. Qui lui donnent envie d'aller au théâtre trois fois par semaine, et non religieusement une fois par an au mieux. Le théâtre il faut « l'habiter » pour le vivre. C'est un défi institutionnel : que les gens ne s'en sentent pas exclus. Il faut pour ça un peu de moyens. Je dis souvent aux directeurs de théâtres subventionnés français qu'ils ne connaissent pas leur chance. C'est incroyable chez vous, ce soutien politique à la culture depuis soixante ans ! Ce souci de la démocratisation culturelle. J'en suis jaloux. Chez nous, le statut d'artiste et le concept d'intermittent du spectacle n'existent même pas. Nous sommes condamnés à prendre des risques en permanence, à créer tout le temps pour trouver des sponsors, et des spectacles forcément inégaux...

Vous n'avez jamais songé à travailler dans un théâtre mieux doté en Europe ?

Jamais ! Je n'ai jamais pu passer un an hors du Portugal. Le hasard m'a fait naître ici mais j'y ai mes racines et des gens que j'aime. C'est mon lieu. L'abri où j'ai besoin de retourner même si je me sens nomade. On n'est pas toujours chez soi, mais on a un chez-soi... Même si j'ai du mal avec cette idée un peu nationaliste, je me sens appartenir à un peuple dont je partage les espoirs et les expériences. Et il y a souvent quelque chose de très « portugais » dans ce que je fais, une mélancolie, une douce tristesse... Et puis le moment que nous vivons aujourd'hui avec l'arrivée des socialistes au pouvoir est plein d'espérances. Comment quitter le navire ? Ils ont, pour la première fois, un réel soutien parlementaire et ne pourront se permettre d'oublier les valeurs de gauche au nom de pragmatiques nécessités de gouvernance. Comme chez vous.

C'est pourtant la droite qui vous a nommé à la direction du Théâtre national de Lisbonne ?

Oui, tout en sachant que je soutenais ouvertement les socialistes, dont notre Premier ministre actuel !

Qu'espérez-vous ?

En finir avec la féroce austérité. Voir se dégager un projet d'avenir. Là, on s'interroge, on attend. Et c'est bien plus dur que résister ! D'autant que par nature j'adore lutter. Evidemment il y a eu des signes symboliques forts comme la nomination d'un ministre de la Culture, poste qui avait disparu depuis quatre ans. Mais, question moyens, investissements, peu de changements encore. Sauf que les artistes commencent à dialoguer avec l'Etat. Pour la première fois.

Comment l'artiste de gauche que vous êtes se sent-il dans l'Europe d'aujourd'hui ?

J'ai honte. J'ai honte de l'attitude européenne face aux réfugiés, honte des hésitations, des doutes, des craintes qu'ils inspirent. Qu'on se rappelle juste notre histoire ces cent dernières

années ! Si on n'est pas capable de solidarité, le pire est possible ; et à venir... Or l'argent existe pour accueillir les immigrants. Il suffit d'arrêter de sauver quelques banques... Je me fous de l'Europe si elle ne sert pas à ceux qui l'habitent, à vivre mieux. L'idée européenne n'est pas un objectif, mais juste un outil. Le problème est que les choix y sont faits par des diplomates qui ne sont pas élus par nous. Il faut séparer l'idée d'une Europe citoyenne de celle des institutions européennes, qui ne s'intéressent qu'au marché, à l'économie et qui a hélas permis la dérégulation de ces marchés...

En quoi pouvez-vous, quand même, vous sentir artiste « européen » ?

Par la libre circulation, l'absence de frontières. Depuis 1998, je travaille sans visa partout en Europe. Et ça m'a transformé ! Ma génération s'y sent partout chez elle. J'ai autant le droit d'être en France que votre Marine Le Pen. Je me sens aussi français qu'elle. Ce n'est pas légal peut-être, mais ce n'est pas moins vrai. Découvrir l'Europe en sachant qu'on a le droit d'être partout change le rapport aux gens... Même si je n'ai jamais voulu émigrer, je n'ai jamais pensé que mon public était uniquement portugais. Y a-t-il pour autant un tronc culturel commun ? La quête de la beauté peut-être, de l'inutile, de l'invisible. Notre tradition littéraire, artistique est si forte que paradoxalement elle nous libère. On accepte d'en être juste l'écho, de faire du bruit. Et du bruit de chaque artiste vont émerger des choses qu'on ignore encore...

« Chez nous, le statut d'artiste et le concept d'intermittent du spectacle n'existent pas. Nous sommes condamnés à prendre des risques en permanence. »

Partout invités en Europe, de festival en festival, n'y a-t-il pas danger d'uniformisation pour les créateurs européens ?

Sans doute. A monter un système de coproductions internationales qui marche bien, on risque parfois de perdre identité et urgence de travailler sur place. De vendre la beauté d'une langue, par exemple, contre la possibilité d'être joué partout en anglais. Ça peut aboutir à des spectacles aimables à consommer, très formatés et qui se ressemblent tous. Car il y a aussi une censure par le goût branché dont il faut se méfier. Il est facile – et souvent tentant pour lui – de proposer à un artiste, avec force moyens, un chemin qui n'est pas le sien. De l'influencer en lui proposant de le produire. Moi-même, au Théâtre national de Lisbonne, je fais attention à ne pas chercher à détourner un créateur que je programme de ses paris vers l'inconnu, de sa liberté.

Que représente le théâtre pour vous ?

Tout. Je dois même me battre contre le temps pour parvenir à y échapper. Parce que je suis enfin heureux au théâtre. Je ne sais pas si le théâtre est heureux de moi. Mais je m'en fous. Même si c'est mal ●



IDEES & DEBATS

art&culture

Emma Bovary prend la Bastille

Philippe Chevilley
@pchevilley

L'« Occupation Bastille » de Tiago Rodrigues a bien commencé. Avant de créer de toutes « pièces » un spectacle participatif avec le public et l'équipe du théâtre parisien, le metteur en scène portugais a présenté sa nouvelle création en français : « Bovary ». Une plongée envoûtante dans l'œuvre de Flaubert, qui, par une voie détournée – le procès intenté à l'écrivain en 1857 pour immoralité –, fait rebattre à tout rompre le cœur de l'héroïne. Emma ressuscite sous nos yeux, amoureuse et libre pour l'éternité.

Le directeur du Teatro nacional Dona Maria II à Lisbonne a un côté chaman, dans sa façon de tout transformer en matière théâtrale. D'abord, paraît Flaubert (Jacques Bonnaffé) lisant une lettre adressée à sa chère Elisa Schlésinger, dans laquelle il se plaint du sort néfaste réservé à son livre. Puis s'ouvre le procès, où s'opposent le redoutable Pinard (Ruth Vega-Fernandez) pour l'accusation et le madré Sénard (David Geselson) pour la défense. Afin de bien argumenter, il faut d'abord raconter le roman – ce que fait l'accusation ; puis le passer à la loupe (le décor se borne justement à un lit de feuilles éparses jetées sur le sol nu et à des loupes suspendues par des fils à des paravents de bois). Les passages incriminés

THÉÂTRE
Bovary
de Tiago Rodrigues,
d'après Flaubert. Paris,
Théâtre de la Bastille
(01.43.57.42.14).
Du 15 au 17 avril, puis
du 3 au 26 mai. 2 h 20.

deviennent des saynètes où apparaissent Emma (Alma Palacios) et Charles Bovary (Grégoire Monsaingeon). Peu à peu, l'œuvre se matérialise sur scène. Les personnages s'échappent du procès... et du roman. Emma s'affranchit de son

auteur, qui en son for intérieur est d'accord avec le procureur : « Madame Bovary » est un livre subversif qui vise à détruire la morale bourgeoise, prône la loi du désir et l'amour libre.

Fin bouleversante

Rodrigues maîtrise avec naturel et fluidité ce chassé-croisé entre histoire, littérature et théâtre. Cultivant le côté « free style » du théâtre de plateau – gags potaches, intermèdes aux allures d'impros –, il multiplie les morceaux de bravoure : une hallucinante scène de bal aux accents funky, les « abandons » amoureux échevelés d'Emma...

Les comédiens, d'une justesse infinie, changent sans cesse d'humeur, de ton et de rôle : les magistrats se métamorphosent en amants – Rodolphe, Léon. Tout le monde aime Emma – sur scène comme dans la salle – et participe à la consolidation du mythe. On rit, on s'émeut, jusqu'à cette fin bouleversante où la créature échappe définitivement à son maître. Les feuilles du livre serrées sur sa poitrine, Madame Bovary nous observe du haut de son immortalité. ■



Madame Bovary (Alma Palacios), les feuilles du livre serrées sur sa poitrine, ressuscite sous nos yeux, amoureuse et libre pour l'éternité. Photo Pierre Grosbois



Bovary de Tiago Rodrigues au Théâtre de la Bastille



© Pierre Grosbois

La Bastille fait sa révolution ! La Bastille est assiégée, occupée ! Le théâtre Bastille déclare l'occupation de son lieu durant 68 jours exactement, du 11 avril au 12 juin. Un saut dans l'inconnu qui veut ignorer le résultat, réussite ou échec mais qui répond à une urgence, redéfinir le lien entre le théâtre et la cité. Tiago Rodrigues, le metteur de **By Heart**, cette lumineuse création qui nous avait enchantée ici même, inventant un autre rapport avec le public, mène cette insurrection qu'il définit lui-même ainsi « (...) Urgence de l'équipe d'un théâtre à questionner son rapport aux artistes et au public, en s'opposant aux rythme précipité (mais pas souvent urgent) de la consommation culturelle ; urgence des artistes à rencontrer le théâtre autrement, d'une façon qui leur permette réellement de s'inscrire dans la cité ; urgence enfin, d'un public qui désire habiter le théâtre comme quelqu'un qui déchiffre un mystère, en pariant sur le fait de ne pas savoir ce qui aura lieu ; être comme quelqu'un qui déchiffre un mystère, en pariant sur le fait de ne pas savoir ce qui aura lieu. »

Et ça commence fort. Très fort même. Tiago Rodrigues comme un pied de nez magistral au moralisme ambiant, louchant peut-être sur les déboires récents de Roméo Castelluci ou de Rodrigo Garcia dont Civitas et consort réac réclamaient la tête, met en scène le procès intenté par le ministère public à Flaubert lors de la parution en feuilleton de Madame Bovary. Procès pour immoralisme, apologie de l'adultère, atteinte aux mœurs et à la religion. Tiago Rodrigues avec beaucoup de doigté, de subtilité, doucement nous fait rentrer dans l'œuvre elle-même. L'avocat impérial, monsieur Pinard, dont Flaubert lui-même reconnaît avec douleur et lucidité combien il a parfaitement compris son projet littéraire, contrairement à son propre avocat, n'est pas une brute mais bien un lecteur averti et fin. C'est aussi au style de Flaubert qu'il est fait procès à travers cet hommage paradoxal de l'accusation. Et de citations en citations, peu à peu c'est dans l'œuvre tout entière que nous nous immergeons, dans toutes ces pages qui envahissent le plateau et que foule les comédiens. Alors rien que de très logique de découvrir Emma Bovary elle-même, après tout c'est aussi son procès, sur le plateau, défendant sa cause, pages après pages. C'est d'ailleurs un portrait touchant qu'en fait Tiago Rodrigues. S'appuyant exclusivement sur l'œuvre il met à nu la mécanique implacable qui mène Emma Bovary au désastre. Elle qui ne cesse de rêver d'une vie « comme dans les livres ». Il faut ainsi voir l'exaltation d'Emma Bovary dans la scène du bal qui n'a d'égale que la souffrance de son insatisfaction. Ce basculement dans l'œuvre brouille peu à peu les frontières entre le procès, l'œuvre et sa reconstitution théâtrale et même le public pris comme témoin et sans doute aussi juré de ce procès insensé. Une mise en scène de l'œuvre donc qui se greffe au procès et voit les avocats endosser tour à tour qui L'heureux l'usurier ou Léon le jeune amant tout en bougeant les paravents qui servent de décors. Suprême ironie de voir également l'avocat impérial Pinard devenir Rodolphe l'amant d'Emma. Et pour brouiller davantage encore les frontières de plus en plus ténues entre l'œuvre citée mise en scène et le procès, dans une séquence hilarante et déroutante on ne sait plus très bien qui de Maître Pinard ou de Rodolphe embrasse avec fureur, goulument, Emma Bovary. Tiago Rodrigues, citations après citations, pages après pages démonte l'œuvre, la remonte tout en restant fidèle au style. Car c'est bien du style de Flaubert dont il est aussi question. C'est une dissection d'Emma Bovary,

unfauteuilpoulorchestre.com

Pays : France

Dynamisme : 4



[Visualiser l'article](#)

l'œuvre et le personnage éponyme et de la particularité de l'écriture de l'ermite de Croisset. Un personnage qui, comme le montre le baiser de maître Pinard / Rodolphe, déstabilise qui l'approche, Charles Bovary le premier. Et le lecteur. C'est à cette déstabilisation, dont le procès est le comble, que s'attache également Tiago Rodrigues. Parce que ce malaise devant une vérité nue, même littéraire, dénonce une société malade. CQFD.

On sait combien Flaubert, fils de chirurgien, aimait à regarder les cadavres de la morgue et observer les mouches qui se posaient de l'un à l'autre. C'est un peu ça cette mise en scène. Tiago Rodrigues dissèque l'œuvre au regard du procès et des minutes de celui-ci, observe les frottements entre les deux et restitue le tout avec minutie. Sa mise en scène pendule de l'un à l'autre, avec en écho le témoignage de Flaubert sommé de se taire lequel dans sa correspondance juge son procès, avant que de se métamorphoser en un objet théâtral intelligent, jubilatoire, pertinent et drôle. Avec suffisamment de distance pour faire jouer l'avocat impérial Pinard par une femme. Tiago Rodrigues fait ainsi résonner toutes ces pages noircies et dresse un portrait d'Emma Bovary sortie au bout du compte définitivement du roman pour devenir au choix un personnage théâtral, un caractère à part entière. Voir un symptôme, le bovarysme. Comment ne pas y voir aussi, par ce procès, le reflet à peine voilé de notre propre société déliquescence. Car le fond de cette affaire c'est bien aussi le rôle de l'artiste et de son engagement devant la morale et l'hypocrisie du ministère public autrement dit la norme sociale imposée. Cette mise en scène / mise en abyme, cette création est encore une fois une belle réussite. Elle touche à la grâce. Cela tient aussi aux acteurs, soudés autour de ce projet, complices talentueux et rigolards de Tiago Rodrigues, jouant avec une légèreté et un bonheur évident ce procès. Madame Bovary ce sont eux !

Bovary texte et mise en scène Tiago Rodrigues

D'après le roman **Madame Bovary** de Gustave Flaubert et le procès de Flaubert

Avec Jacques Bonnafé, David Geselson, Grégoire Monsaingeon, Alma Palacios et Ruth Vega Fernandez

Lumières, Nino Meira

Scénographie et costumes Angela Rocha

Traduction française, Thomas Resendes

Théâtre de la Bastille

76, rue de la Roquette

75011 Paris

Du 11 avril au 17 avril 2016 à 20h, le dimanche à 17h. Relâche le 14 avril

Du 3 au 26 mai à 20h, relâche les dimanches, lundis, mardis et les 5/6/7 mai

Dans le cadre de **l'Occupation**

Ce soir ne se répétera jamais

Les mardis 10, 17 et 24 mai à 20h

Spectacles uniques créés par les 90 participants qui occupent le théâtre de la Bastille

Je t'ai vu pour la première fois au théâtre de la Bastille

Du 6 au 12 juin à 20h, dimanche à 17h, relâche le jeudi.

Réservations 01 43 57 42 14

www.theatre-bastille.com



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Accusée Emma Bovary, levez-vous!

Tiago Rodrigues, directeur du Théâtre national de Lisbonne, monte *Bovary*, d'après le procès intenté à Flaubert pour « outrage à la morale publique et religieuse ». Un des plus beaux spectacles de la saison.

Le 29 janvier 1857, Gustave Flaubert comparait devant la sixième chambre du tribunal correctionnel de la Seine sous le chef d'inculpation d'« outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs ». Ce jour-là, Baudelaire subit le même sort pour les mêmes motifs, ses *Fleurs du mal* s'étant attiré elles aussi les foudres de la censure. Baudelaire sera condamné. Flaubert sera acquitté. Mais dans les deux jugements, il est mentionné le blâme pour excès de réalisme...

Sur le plateau du Théâtre de la Bastille, où sont disposés quelques paravents lumineux, les cinq protagonistes de *Bovary* arpentent l'espace, jetant à leurs pieds des feuilles blanches par poignées. Sur ce sol blanchi de pages arrachées à la littérature et foulées aux pieds, nous allons assister à l'un des procès les plus incroyables, mené de main de maître par deux hommes férus de littérature mais que tout oppose dans leurs convictions philosophiques, politiques et religieuses. Le premier est le procureur impérial Pinard. Le second est maître Sé-

nard, l'un des meilleurs avocats du barreau de Paris. La tension est là, palpable. Phrase pour phrase, mot pour mot : l'un attaque, démontre, accuse, le regard et le geste inquisiteurs. L'autre pare, contre-attaque, retourne l'argument.

Le livre est analysé sous toutes les coutures, décortiqué, désossé

La littérature, la fiction sont au cœur de ces échanges survolés, vifs, passionnés. Mais aussi la religion, la liberté, la transgression... Le livre est analysé sous toutes les coutures, décortiqué, désossé. Pinard lit entre les lignes. Son réquisitoire est à charge. Emma Bovary est jugée adultère, frivole, lascive, immorale, obscène, désinvolte... Pinard parle d'Emma comme si elle était là, dans le prétoire, en chair et en os, oubliant qu'elle n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé, qu'elle est une héroïne de roman. Mais c'est peut-être pour ça qu'elle est encore plus dangereuse. Cette petite provinciale mal dégrossie, mal mariée, va trouver au plus profond d'elle la force de s'affranchir de tous les interdits, de braver la morale et de défier la médiocrité des personnages et des paysages qui l'entourent. Alors, oui, Emma est coupable aux yeux de la loi des hommes, portée par son seul désir



SUR SCÈNE, UNE TABLE, DEUX TRÉTEAUX, TROIS TABOURETS. LE SPECTATEUR PASSE AINSI DE LA SALLE D'AUDIENCE À L'ARRIÈRE-BOUTIQUE DU PHARMACIEN, DE LA COUR D'UNE FERME NORMANDE À LA CALÈCHE QUI TOURBILLONNE DANS LES RUES DE ROUEN AU RYTHME DES ÉBATS DES AMANTS. PHOTO PIERRE GROSBOIS

de vivre et d'aimer sans se soucier des convenances. Coupable de mélancolie, coupable de se laisser porter par ses rêves, de s'abîmer les yeux dans les livres, de vivre sa passion jusqu'à en mourir, coupable d'aimer éperdument comme elle s'ennuie éperdument.

Comment rendre compte au théâtre du procès, de ces allers-retours incandescents avec le roman jusqu'à en effacer les frontières? Tiago Rodrigues est un magicien et tout ce qu'il touche se transforme en or. L'été dernier, sa mise en scène d'*Antoine et Cléopâtre*, au festival d'Avignon, nous avait bouleversés. Son *Bovary* nous emporte loin, créant des instants suspendus parsemés d'éclats aussi sombres, noirs, bruns ou bleus, que les yeux d'Emma qui,

Lire Madame Bovary est l'une des expériences les plus palpitantes qui nous soit donnée.

siasmantes qui nous soit donnée. Alors Tiago Rodrigues repousse les murs du tribunal, tourne les pages du livre au gré des humeurs d'Emma, explose l'unité de lieu dans un mouvement perpétuel. On passe ainsi de la salle d'audience à l'arrière-boutique du pharmacien, de la cour d'une ferme normande à la calèche qui tourbillonne dans les rues de Rouen au rythme des ébats des amants. Rodrigues créé avec rien, une table,

soudain, illuminent la pièce. On devine la passion de Tiago Rodrigues non seulement pour le procès dont il a saisi l'enjeu jusque dans ses arcanes, mais aussi pour le livre de Flaubert. Car lire *Madame Bovary* est et reste encore une des expériences les plus palpitantes, les plus enthousiasmantes qui nous soit donnée.

deux tréteaux, trois tabourets. On est fasciné par tant de grâce, de beauté, de douceur et d'éclats de rire qui émanent des mots qu'il a su tisser d'entre les lignes du roman et du procès. Au point que tous les personnages, soudain, vont faire corps avec le roman, le pénétrer comme happés par sa seule force d'attraction. Il est temps de saluer les acteurs: Jacques Bonnaffé (Flaubert), David Geselson (l'avocat), Grégoire Monsaingeon (M. Bovary), Alma Palacios (Emma Bovary) et Ruth Vega-Fernandez (le procureur Pinard). Ils sont terriens et solaires, passionnés et généreux dans leur jeu, formidablement joyeux et terriblement émouvants.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de la Bastille rue de la Roquette Paris 11^e Rés 01 43 57 42 14 Du 11 au 17 avril puis les 3 et 4 mai et du 11 au 26 mai Le livre *Bovary* est édité aux Solitaires intempestifs 13 euros



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Bovary

Procès fiction

Tiago Rodrigues

| 2h10 | Mise

en scène Tiago

Rodrigues. Du 3 au

26 mai, Théâtre de

la Bastille, Paris 11^e

| Tél. : 01 43 57 42 14.

La salle est encore allumée. Sur scène, les cinq comédiens lancent des feuilles de papier qui joncheront le sol en abondance. A la fin du spectacle, ils les ramassent. Deux heures durant, un voyage au cœur de l'écriture... Ou plutôt une descente aux abîmes de plusieurs types d'écriture – artistique, politique, privée –, une exploration de leurs possibles dangers pour la société... C'est ce que propose le metteur en scène et dramaturge portugais Tiago Rodrigues, invité par le Théâtre de la Bastille à « occuper » les lieux jusqu'en juin, à y inventer un nouveau rapport entre public et artistes, à leur proposer des expériences nouvelles. *Bovary* en est une. A 38 ans, le patron du Théâtre national de Lisbonne connaît son affaire. Des années qu'il expérimente tout type d'aventures scéniques, fait théâtre de tout matériau, entraîne sa bande d'acteurs dans de curieux défis. Explorer par exemple, pour sa première création au Théâtre national, en 2012, ce que fut la censure sous la dictature de Salazar (1933-1974), via un montage d'extraits de notes des censeurs de l'époque qu'il collecta lui-même de longs mois durant à la Bibliothèque nationale (*Trois Doigts sous le genou*). Bosseur forcené, écrivain prolifique, créateur boulimique, Tiago Rodrigues est un fou de liberté. Il le prouve en s'attaquant une fois encore à la censure avec *Bovary*, brillant entre-lacs du roman de Flaubert, du procès public qu'il suscita pour immoralité en 1857 et de la correspondance qu'entretint alors le romancier avec l'amour de sa vie : Elisa Schlésinger. Flaubert qui avait lui-même payé un sténo-graphiste pour laisser trace de ce procès

et prouver la stupidité de son temps...

Rodrigues aime à réécrire, adapter et tordre jusqu'au sang les chefs-d'œuvre du répertoire. Il l'a fait avec les tragiques grecs, Shakespeare (l'admirable *Antoine et Cléopâtre* présenté au Festival d'Avignon 2015). Il a le génie de plonger au cœur des œuvres, de savoir en partager l'essentiel. Ainsi sa « réduction » de *Madame Bovary* à quelques personnages clés, joués parfois par les mêmes comédiens, est-elle étonnamment lumineuse, alors que Flaubert est aussi sur le plateau, même impuissant à réagir (Jacques Bonnaffé, très drôle), et que les avocats bataillent sur le vénéneux personnage d'Emma. Malgré quelques complaisances, longueurs et facilités de jeu, quelques effets musicaux inutiles, l'exercice est virtuose. Rodrigues parvient à faire saisir tous les enjeux à la fois : la beauté du roman, la fascination qu'exerce son héroïne (Alma Palacios, toute de grâce empêchée, de frustrations discrètes et douloureuses), la folie et les tourments qu'elle inspire à la censure d'Etat comme à son créateur.

Dans l'espace vide et modeste au sol juste jonché de pages, et que seuls quelques translucides et mobiles paravents viennent délimiter, le dramaturge sait ainsi faire entendre la force contagieuse de l'art contre laquelle toutes les censures du monde ne pourront jamais rien. Un spectacle manifeste. Ici, sur la scène du Théâtre de la Bastille, le roman de Flaubert se métamorphose en irrésistible fièvre, qui monte, monte. Et on finit amoureux de cette Emma Bovary dont l'insatisfaction autoproclamée sera la marque des siècles à venir, l'étalon de nos impuissances et de nos regrets. Celle qui voulait tant être une « héroïne de Balzac » et n'a trouvé autour d'elle que la médiocrité renvoie aux désillusions aujourd'hui affichées, publiques et privées, de nos sociétés déboussolées. Le geste artistique de Tiago Rodrigues devient politique. Si la littérature et l'art font si peur au pouvoir, semblent comme du temps de Flaubert une méchante épidémie à éradiquer, tant mieux. C'est qu'ils peuvent changer, peut-être, le regard du public. C'est tout le sens de son audacieuse aventure au Théâtre de la Bastille. Il y croit encore. Et du coup, nous aussi ●



Une Emma inspirée, toute de grâce empêchée (Alma Palacios).